

Fiction

Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Pierrette Boivin, Roland Bourneuf, Soundouss El Kettani, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, David Lonergan, Michel Nareau, Yvon Poulin, Judy Quinn et Mathieu Simoneau

Numéro 140, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79622ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Belu, F., Bergeron, P., Boivin, P., Bourneuf, R., El Kettani, S., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Lonergan, D., Nareau, M., Poulin, Y., Quinn, J. & Simoneau, M. (2015). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (140), 17–33.



Jean-Louis Major
CONTES INACTUELS

L'Interligne, Ottawa, 2015, 65 p. ; 12,95 \$

Jean-Louis Major aime conter des histoires. C'est ce plaisir qui donne son charme, fût-il précieux et un peu vieillot, à ses onze *Contes inactuels*. L'esprit n'est pas sans rappeler celui de ses recueils précédents, *Mailles à l'envers* (Fides, 1999) et *Contes par-ci par-là* (Fides, 2001). Le titre donne la tonalité : ces contes sont peut-être (à première vue, pourrait-on ajouter) « inactuels », « mais non moins vrais que tout ce qui se colporte sous le couvert de l'actualité ». Le tout avec une touche d'humour, quelques commentaires satiriques, des personnages parfois aux frontières du merveilleux. Et une langue maîtrisée qui joue avec la structure des phrases, les reprises et les modulations d'expressions et de mots.

Major a placé son recueil sous l'égide de Montaigne, dont il cite en exergue de son avertissement la phrase suivante : « Qui ne se sent point assez ferme de mémoire ne se doit pas mêler d'être menteur ». Reste à déterminer si le conteur est un menteur.

Les dédales de la bureaucratie et leur aspect kafkaïen nourrissent quelques contes, et s'ils ne renouvellent le propos, ils suscitent néanmoins sourires et soupirs. Ainsi en est-il de ce pauvre être, « Un honnête contribuable », déterminé à rendre à qui de droit une pièce de monnaie, découverte par hasard, ne comportant qu'une seule face. Histoire qui nous mène directement

à la suivante, « Monnaie de singe », où la monnaie cède la place à la dime, et pas pour la grande édification de l'Église.

Société qu'on retrouve dans « Foi de cordonnier », un conte très moral (mais pas moraliste pour autant) qui traite de la relation directe entre la détérioration de la qualité des chaussures et le développement du capitalisme de type sauvage. Il ne restera plus qu'à notre pauvre cordonnier de réparer les outrages sociaux au Paradis, sous le principe « que ce qui ne va pas d'un bord peut s'arranger de l'autre ». Dans un autre registre, « Poigne de fer et tête de pioche » est une riche leçon de vie. Il raconte l'histoire d'un enfant, victime de la poigne de son père, découvrant que cette poigne est le fruit de l'humiliation de cet homme au travail. Comme une respiration, « Un notable en poésie », mettant en scène le vénérable Adolphe-Basile Routier, permet à Major d'écrire qu'il « faut être bien rompu à la logique des lois et des honneurs pour dire sans rire : car ton bras sait porter l'épée, il sait porter la croix ». Ce qui est un bon exemple du type d'humour de ces contes.

Si les textes courts sont amusants, attendrissants et piquants, les deux plus longs auraient peut-être gagné à être allégés. Les trouvailles en bonne partie formelles, pour judicieuses qu'elles soient, perdent de leur pertinence dans la dilution.

Il n'en demeure pas moins que Major a une plume bien aiguisée, qu'il sait manœuvrer phrases et idées et qu'on peut, sans ambages, le placer parmi les stylistes

les plus classiques. Montaigne n'aurait pas dédaigné y jeter un œil.

David Lonergan

Carole David
L'ANNÉE DE MA DISPARITION

Les Herbes rouges, Montréal, 2015,

67 p. ; 14,95 \$

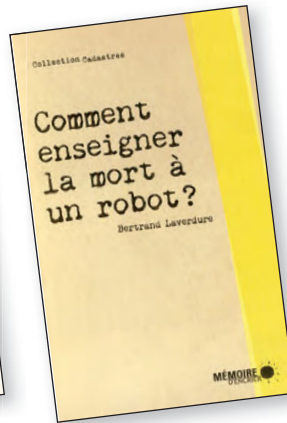
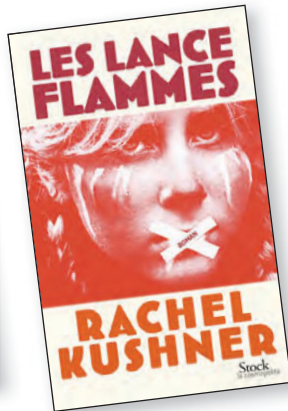
Si dans son précédent recueil, *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, Carole David s'intéressait plutôt à ce qui fonde une voix, à ce qui en marque le commencement, dans *L'année de ma disparition*, elle en convoque la fin. Fin aussi du sujet qui écrit, de l'autre, d'un couple, d'un monde, du passé. Se situant après cette mort, les « poèmes ont pris des formes extravagantes » et « des objets étranges sont apparus ».

Les poèmes sont autant de scènes de rêves, et chaque vers une micro-histoire. Comme une suite de photographies, mais de photographies qui auraient été prises en dormant. Le sens nous échappe, bien évidemment, la poète tenant « la phrase en orbite ». Autour de quoi ? De qui ? La poésie de Carole David omet volontairement l'essentiel, l'asphyxie, à moins que, tout simplement, l'essentiel ne fuie. Voilà donc l'histoire d'un sujet qui ne peut plus se dire sans mourir à nouveau. La vérité, s'il en est une, réside peut-être dans ce rêve qui, par une sorte de renversement, matérialise ce qui autrement n'existait plus.

À cet onirisme, se mélangent des morceaux de réalité : lieux connus – motel, bords d'autoroute, placard, etc. –, objets issus du quotidien, moments d'abandons, d'errance provenant du passé. D'un point de vue purement esthétique, cela donne de curieux et saisissants poèmes que l'on ne se lasse pas de relire. Ils forment un univers violent, où les couteaux et les barbelés viennent faire saigner la chair du poème et donner corps à l'évanescence.

« Je n'existe pas, je fabrique des poèmes », écrivait Christophe Tarkos, que cite la poète. Et chez Carole David, ces poèmes sont des dépouilles laissées derrière elle. Mais aussi et surtout le lieu d'une métamorphose.

Judy Quinn ►



Marie-Bernadette Dupuy LES SORTILÈGES DU LAC

T. 2

JCL, Chicoutimi, 2015, 535 p. ; 29,95 \$

Une fois de plus, Marie-Bernadette Dupuy démontre qu'on peut gérer calmement la démesure et raison garder à travers les cyclones. La famille que révélait *Scandale des eaux folles* (JCL, 2014) peut donc commettre les pires imprudences, sombrer dans les comportements les plus malsains sans que le roman tourne au misérabilisme. Le tableau est pourtant chargé : deux sœurs ont aimé ou aiment le même homme, l'inceste emporte deux des personnages, un viol longtemps caché hypothèque l'union d'un vieux couple, une mère s'épuise et s'exaspère à contenir les lubies de son fils mentalement handicapé... L'auteure aura besoin de tout son art pour que le destin de ce clan tumultueux demeure à la fois plausible et digne de compassion ; heureusement, elle possède ce don.

Au cœur du récit, le beau personnage de Jacinthe. Aussi belle que généreuse, elle donne plus volontiers qu'elle ne reçoit. Le bonheur des autres lui importe tellement qu'elle s'efface dès que sa propre satisfaction risque de causer le malheur d'autrui. L'auteure parvient pourtant, mesure dans l'excès, à tenir cet altruisme à saine distance d'une immolation morbide : Jacinthe sait parler dru quand la conciliation se heurte à ses

limites. Ce personnage illustre à merveille l'aptitude de Marie-Bernadette Dupuy à harmoniser mesure et démesure, tragédie et cicatrisation.

Jacinthe n'est pas seule à habiter cet univers. Ses parents, à la fois liés et contraires, portent depuis toujours le poids écrasant d'un secret débilisant ; à peine en auront-ils pris le contrôle que la vie familiale leur échappe. La mystérieuse Matilda, femme aux savoirs jamais circonscrits, rumine des réflexions pénétrantes sur les gens et leurs gestes et distille son soutien à ceux et celles qui lui font confiance. L'auteure sait se faire discrète : une fois qu'elle a donné la vie à ses personnages, elle respecte leur autonomie. Le récit s'en trouve vivifié.

L'auteure doit sans doute beaucoup à la rigueur de ses encadrements. Elle écrit un français élégant, à peine marqué ici et là d'expressions plus françaises que québécoises et que l'on regrette de voir oubliées quelque part sur la route. Ses sous-titres précis à l'extrême facilitent la compréhension en fournissant à la lectrice (ou au lecteur) des repères éclairants : à chaque phase du récit correspondent des indications de lieu ou de temps qui servent d'ancrages rassurants au creux des emportements les moins rationnels. Encore là émotions et balises fixes coexistent et se complètent.

Laurent Laplante

Rachel Kushner LES LANCE-FLAMMES

Trad. de l'américain par Françoise Smith

Stock, Paris, 2015, 542 p. ; 34,95 \$

Difficile de faire le tour du roman de Rachel Kushner. À cause d'abord de sa structure, qui mélange les lieux et les époques. On passe de l'Italie fasciste des années 1930 à l'Amérique des *seventies* éprise de vitesse ; du terrorisme des Brigades rouges à l'*underground* artistique new-yorkais. S'ajoute à cette difficulté l'ambition de l'auteure de faire entrer en résonance les thèmes du temps et de la vitesse, de la création et du terrorisme, des inconstances du cœur et de la fatalité du destin. Tentons tout de même un résumé.

Nous sommes au milieu des années 1970. Reno, une jeune femme originaire du Nevada, passionnée de moto, est sacrée championne mondiale de vitesse sur une moto Valera. Elle signe avec la compagnie un contrat de publicité qui devra l'amener plus tard en Italie. Après son exploit, elle vend sa moto et déménage à New York pour réaliser un rêve : se faire un nom dans le monde des arts visuels.

Au gré de ses errances new-yorkaises, elle rencontre un homme dont elle s'éprend. Sandro, de 20 ans son aîné, est un artiste à succès qui expose des boîtes en aluminium dans une galerie renommée. Il est également – ô surprise ! – héritier de la fortune Valera. Sandro l'introduira dans un cercle d'artistes excentriques, flamboyants, exaltés par la représentation du banal et de l'éphémère. Mais pour des raisons jamais expliquées, Reno abandonnera ses projets de création pour n'être plus que la « compagne » de Sandro.

Au moment de se rendre à Milan pour remplir ses engagements auprès de la firme Valera, Reno le convainc de l'accompagner. Mais Sandro a depuis des lustres rompu les liens avec sa famille à cause du passé fasciste de son père. Le couple s'installe néanmoins pendant quelques semaines dans la villa familiale près du lac de Côme. Peu de temps après leur arrivée, Reno découvre que Sandro la trompe. Blessée dans son amour propre, elle fuit les lieux avec le chauffeur de la

Magistral roman

Il était grand temps qu'un éditeur français fasse entrer Edmundo Paz Soldán dans son catalogue. Ce romancier et nouvelliste né en Bolivie en 1967, et installé aux États-Unis où il enseigne la littérature hispanophone à l'Université Cornell, compte à son actif une œuvre abondante et primée : dix romans et neuf recueils de nouvelles depuis 1990. Lauréat du prestigieux prix Juan Rulfo en 1997 pour sa nouvelle « Dochera » et du Prix national du livre de Bolivie en 2002 pour son roman *El delirio de Turing*, Paz Soldán allie la complexité de la construction narrative (façon Bolaño et Vargas Llosa) au réalisme cru d'un Bret Easton Ellis ou d'un Cormac McCarthy.

Norte – « le nord » en espagnol – fait référence aux États-Unis vus depuis l'Amérique latine. Ce roman, le neuvième que signe Paz Soldán depuis *Días de papel* (1992), entrelace les destins de trois (voire quatre) Latino-Américains. Les deux premiers ont véritablement existé : l'un d'eux, Jesús, est inspiré du meurtrier mexicain Ángel Leoncio Reyes Reséndiz (1959-2006), surnommé « le Railroad Killer ». L'autre, un schizophrène catatonique devenu l'un des grands maîtres de l'art brut, est le peintre Martín Ramírez (1895-1963), qui a passé une grande partie de sa vie en institution psychiatrique. Ensuite, il y a Michelle, étudiante bolivienne qui vit à Landslide (localité fictive qui rappelle Austin) et travaille à un roman graphique sur les zombies. À travers ses yeux, on observe la déchéance progressive de Fabián, universitaire tourmenté avec lequel elle entretient une liaison décevante. Outre ces trois protagonistes, le roman de Paz Soldán retrace dans une moindre mesure le point de vue du sergent Rafael Fernandez, le Texas ranger qui est parvenu à écrouer le Railroad Killer.

Paz Soldán promène habilement son lecteur du Texas à la Californie et au nord du Mexique entre les années 1930 et 2000. La fluidité du récit fait rapidement oublier la complexité du dispositif narratif. Les trois principaux récits s'alternent avant de converger subtilement à la fin du livre. Plus violente et aboutie que les deux autres, la trame concernant le tueur Jesús a tout pour continuer de hanter le lecteur une fois ce magistral roman refermé.

Patrick Bergeron



Edmundo Paz Soldán

NORTE

Trad. de l'espagnol par Robert Amutio

Gallimard, Paris, 2014, 337 p. ; 47,95 \$

maison, Giani, qui se révèle être membre des Brigades rouges. À Rome commencent entre eux une vague romance et une vie semi-clandestine. Le roman s'achève au moment où Reno et Giani franchissent la frontière franco-italienne et où leurs chemins se séparent.

La qualité de l'écriture, la force des images et l'intelligence du propos auraient dû suffire pour nous séduire. Or, il n'en est rien. Même en ne lui faisant pas grief d'une intrigue trop ambitieuse et parfois cousue de fil blanc, ce qui déçoit, c'est qu'aucun des personnages n'est habité, aucun n'a de passé, aucun n'a de vie intérieure. Ils sont saisis dans un immédiat qui n'éveille chez eux – et chez le lecteur – aucune émotion. Au bout du compte, le lecteur se retrouve devant un exercice littéraire brillant, mais vide. Rachel Kushner a

sans aucun doute l'étoffe d'une bonne, peut-être même d'une grande écrivaine. Mais il faudra attendre son prochain ouvrage pour en être pleinement convaincu.

Yvon Poulin

Bertrand Laverdure

COMMENT ENSEIGNER

LA MORT À UN ROBOT ?

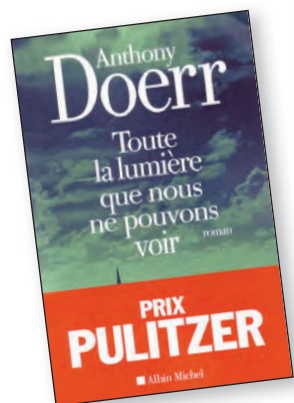
Mémoire d'encrier, Montréal, 2015,

101 p. ; 13,95 \$

Autoproclamé « technicien-coiffeur », Bertrand Laverdure revêt entre autres chapeaux ceux de poète, de romancier et de blogueur. Imperméable aux conventions et peu soucieux des pratiques à la mode, l'écrivain préfère ramer à contre-courant. C'est du moins ce que donne à penser son dernier livre, un essai à la

forme unique en son genre, une bien drôle de bibitte, comme on dit. En l'an de grâce 2115, un cyborg écrivain de première génération doit enseigner la mort à un spécimen de l'espèce T*****-*****-879, modèle de robot dernier cri « né » des avancées en intelligence artificielle. Si les prémisses adoptées suggèrent une fiction d'anticipation, « *doctor death* » propose également une leçon d'anthropologie, de philosophie et de littérature, un petit manuel à l'usage de l'humain 100 % organique.

Campé à l'ère du capitalisme numérique, l'univers dystopique de Laverdure joue à fond la carte de la robotisation de l'homme, amorcée dans les années 2000 avec l'apparition massive des réseaux sociaux et des téléphones « Android ». La stratégie du futur et l'allégorie robotique



sont bien sûr un leurre narratif, une façon détournée d'aborder l'angoisse millénaire de l'homme devant la mort. Les détours sont d'ailleurs légion, car l'enseignement de la mort dévie vers des sujets connexes : il n'est possible qu'à la condition d'une conscience de soi qui repose sur l'usage d'une langue et l'appartenance à une culture. La fonction sociale de l'écrivain, dont l'empreinte survit à ses contemporains, est d'ailleurs de protéger cet héritage.

Que la mort provoque peur et stupeur ou déchaîne le rire carnavalesque, elle demeure un des plus grands gestes de solidarité : l'homme meurt afin de perpétuer l'humanité. Dans le cas contraire, la Terre ne pourrait souffrir les désastres environnementaux occasionnés par la surpopulation. Geste démocratique par excellence, la mort n'oublie personne. En effet, quoi de plus trivial que de mourir ? Et pourtant, la question demeure taboue : on l'esquive et on oublie que sans elle, toute la beauté du monde ne serait au mieux que la plus aliénante des prisons dorées. Le psychopompe de Laverdure le rappelle de belle façon, qui nous entraîne dans les arcanes de la mort, l'apprivoise tout en lui préservant son caractère sacré. C'est que mourir en philosophe ne l'intéresse guère ; il préfère la mort terriblement humaine du héros ordinaire.

David Laporte

Anthony Doerr
TOUTE LA LUMIÈRE
QUE NOUS NE POUVONS VOIR

Trad. de l'américain par Valérie Malfoy
Albin Michel, Paris, 2015, 630 p. ; 34,95 \$

Nous sommes en Europe à la fin des années 1930 avec Marie-Laure Leblanc, une fillette orpheline de mère et aveugle de surcroît, sur qui veille un père d'une extrême prévenance. Ce dernier travaille comme gardien des clés de tous les trésors que recèle le Muséum national d'histoire naturelle de Paris. Quand les Allemands occupent la ville en 1940, Marie-Laure et son père prennent la fuite pour rejoindre Saint-Malo, où réside un grand-oncle prêt à les accueillir. Toutefois, avant leur départ, le directeur du Muséum confie au père la garde de l'« Océan de Flammes », un énorme diamant frappé d'une malédiction qui protège celui qui le détient mais qui détruit ceux qu'il aime.

En contrepoint, nous suivons Werner Pfennig, un jeune orphelin allemand doté d'un talent extraordinaire pour bricoler des postes radio. Son talent lui vaudra d'être admis dans une école d'élite nazie, malgré la pauvreté de ses origines. Ses remarquables dispositions pour la transmission électromagnétique et son amitié avec Volkheimer, un « colosse » de sa promotion, le mettront, un temps, à l'abri des violences exercées sur ses condisciples pour les préparer à mourir pour

l'Allemagne. Mais bien vite, alors qu'il n'a que quinze ans, il est expédié sur le front russe.

Un troisième acteur fait son apparition presque au début du roman : le Stabsfeldwebel Von Rumpel. Officier de l'Armée allemande, il a été chargé par Göring de mettre la main sur le fameux diamant conservé dans les voûtes du Muséum. Parvenu sur les lieux où devrait se trouver la précieuse pierre, il découvre que le directeur en a fait réaliser trois copies qu'il a confiées à autant de personnes. Quatre porteurs de diamant sont en cavale ! Qui détient le vrai ? Après avoir très vite retrouvé les trois faux, Von Rumpel se lance sur la piste du serrurier et de sa fille. Quand ces trois personnages se rencontreront, chacun trouvera le dénouement de sa destinée. En dire la manière serait gâcher le plaisir du lecteur.

Devant cette intrigue qui mêle merveilleux et histoire, ces rebondissements souvent prévisibles, ces personnages stéréotypés et ces innombrables références à Jules Verne, le lecteur aura souvent l'impression de lire un roman jeunesse. Ce qui n'enlève rien à la qualité du bouquin d'Anthony Doerr. Mais, à qui s'attendrait à une plongée dans une histoire qui prend aux tripes et captive l'esprit, il faut dire que ce n'est pas là la tonalité dans laquelle brille *Toute la lumière que nous ne pouvons voir*.

Yvon Poulin

Mylène Fortin
PHILIPPE H. OU LA MALENCONTRE
Québec Amérique, Montréal, 2015,
146 p. ; 19,95 \$

Hélène Marin est étudiante à la maîtrise en psychologie. Elle habite Montréal, occupe son été à lire Jacques Lacan et poursuit la rédaction d'un mémoire portant sur le désir. Sympathique névrosée, pendant féminin du Woody Allen des belles années, elle a maille à partir avec la gent masculine, surtout avec le séduisant Philippe H., dont elle croise le champ magnétique au hasard d'un taxi partagé. Commence alors le jeu du chat et de la souris. Les tergiversations s'étirent

À traiter avec délicatesse

Le deuxième roman de Katia Belkhodja s'offre dans une forme qui tient à la fois du conte, de la poésie et du récit réaliste. La syntaxe torturée de phrases qui ont perdu un complément, un verbe, un sujet, déconcerte le lecteur tout en exigeant de lui une participation à l'élaboration du texte, du moins d'un texte possible. L'auteure, en effet, nourrit les hésitations interprétatives et ouvre de multiples voies à la lecture. On revient deux fois sur chaque passage sans certitude de l'avoir sondé entièrement. On sent que le livre nous parle de choses très actuelles mais on a peur de se livrer à des équivalences de sens qui risqueraient de le vider de toute son épaisseur poétique. On traite donc ce roman avec une délicatesse particulière, celle avec laquelle on aborde les grandes œuvres par crainte de les trahir.

Au cœur du récit, un adultère : la femme du boucher avec le facteur. De cet adultère naît l'héroïne, Shéhérazade ou Sherry. Dès l'amorce donc, le lecteur a affaire à une double référence culturelle : le cliché du facteur porteur d'infidélité dans les foyers et l'évocation, moyennant une transformation d'importance, de *La femme du boulanger* de Pagnol. Le nom de Shéhérazade, quant à lui, lie tout de suite le roman de Katia Belkhodja à une tradition arabe des contes et des légendes ainsi qu'à une image de femme courageuse, capable de détourner la plus sévère des condamnations. La transformation de Shéhérazade en Sherry souligne, enfin, la tentative de chaque groupe humain de neutraliser l'étrangeté en la masquant sous le couvert le plus commun. Or, rien ne sert de nier l'altérité en la déguisant, elle finit toujours par rattraper les tenants de l'immuabilité. C'est ce qu'expose le texte, une loi de la proximité généralisée : proximité étonnante entre le commun et l'exceptionnel, proximité nécessaire entre des cultures qui ne peuvent plus envisager de vivre en vase clos, proximité fatale entre l'humain et l'animal, entre l'humain et l'objet, entre la civilité et la violence. Tout est près de tout, tout peut être contaminé par tout et le danger serait de croire possibles des barrières étanches entre les réalités, les humains, les sentiments, les actions, les modes d'être, etc.

Il s'agit donc d'un roman qui résiste au résumé mais qui fait résonner en chacun un monde d'images à la fois connues, reconnaissables et étranges, un roman qui nous parle d'aujourd'hui tout en s'ancrant dans l'éternité de la fable.

Soundouss El Kettani



Katia Belkhodja

LA MARCHANDE DE SABLE

XYZ, Montréal, 2015, 75 p. ; 18,95 \$

et conduisent les tourtereaux, qui se repoussent comme deux pôles positifs, jusqu'aux confins des monts Chic-Chocs.

Philippe H. ou la malencontre est le récit de cette fuite en avant, orchestré par la langue rythmée, vive et inventive de Mylène Fortin. Accompagnée de sa sœur Élise et de Philippe H., qui s'ajoute *in extremis* à l'équipage, Hélène fait un saut au pays de ses origines afin de se réapproprier sa féminité. La symbolique de la mer est partie prenante de cette prise de conscience, étant la *materia* primordiale à laquelle renvoie explicitement le patronyme de l'héroïne. En route, des souvenirs remontent à la surface, éclairent sa nature éparpillée et angoissée, ainsi que sa peur panique de Philippe H., sorte d'archétype masculin, d'homme avec un

grand H. Resurgit le souvenir de Léon Jerome, par exemple, son petit frère adoptif d'ascendance micmaque, qu'elle croyait mort et enterré. Cette rencontre lui permet d'identifier la source de son conflit intérieur et de laisser par la suite libre cours à ce désir passionnel qui lui triturait l'âme.

Une résolution qui arrive à point nommé, car malgré la douce folie d'Hélène et de sa famille joyeusement dysfonctionnelle qu'irradie chaque phrase de Mylène Fortin, la question des méandres amoureux passe près de terminer l'escapade sur les rotules. Hélène a beau être une intellectuelle dans la vingtaine, l'universitaire rationnelle s'éclipse quelquefois au profit de la midinette fleur bleue qui vit sa passion comme une chanson de Roch

Voisine. Les passages descriptifs où Philippe H. sent le fenouil, l'herbe coupée, la rosée, le lys, où Hélène se sent le ventre et la poitrine envahis d'une agréable chaleur auraient pu finir par agacer. La jeune écrivaine a cependant le sens de l'intrigue et scelle l'aventure avant qu'elle ne tombe en panne. *Philippe H. ou la malencontre* est un bon premier roman, indubitablement sensuel et sensoriel, qui n'évite pas toujours les écueils du sentimentalisme.

David Laporte

Roman • Alexakis émouvant



Maurice Barrès
ROMANS ET VOYAGES

Robert Laffont, Paris, 2014, 1696 p. ; 68,95 \$
À défaut d'entrer à la Pléiade, l'écrivain et homme politique français Maurice Barrès (1862-1923) a droit à deux gros volumes de la collection « Bouquins », dont cette première livraison couvrant les années 1888 à 1902. Le livre est préfacé par l'écrivain et journaliste Éric Roussel et annoté par Vital Rambaud, maître de conférences à la Sorbonne. Les lecteurs qui s'étaient procuré l'édition de 1994 seront déçus de constater que rien n'a changé, hormis l'illustration de couverture.

Il y a belle lurette que Barrès, pourtant si influent au tournant du xx^e siècle, a vu son œuvre reléguée aux oubliettes. Les dadaïstes lui ont intenté un procès symbolique pour « crime contre l'intelligence » et deux ans après sa mort, Montherlant utilisait une formule qui ferait date : « Barrès s'éloigne ». Le dandy couronné « prince de la jeunesse » quittait son piédestal. L'histoire tranchait, elle qui ne tint pas rigueur à Valéry de son antidreyfusisme. Barrès, figé dans son nationalisme cocardier, devenait infréquentable. Ce premier tome de *Romans et voyages* est le meilleur moyen de soustraire l'auteur de son purgatoire et de redécouvrir un des grands prosateurs du décadentisme.

Le volume s'ouvre sur un classique décadent : la trilogie *Le culte du Moi* (1888-1891) dans laquelle Barrès décrit

les efforts d'un jeune égotiste (terme emprunté à Stendhal) pour embrasser la totalité de son être et se prémunir du contact avec les « Barbares » (les autres). L'anthologie comprend aussi l'étonnant récit *L'ennemi des lois* (1893), dans lequel Barrès exprime des sympathies anarchistes. Le « Voyage idéologique aux châteaux de Louis II » (le fantasque roi de Bavière) compte parmi les plus belles pages écrites par Barrès. Le livre se clôt avec une autre trilogie : *Le roman de l'énergie nationale*, *Les déracinés* (1897), récit où sept jeunes provinciaux installés à Paris découvrent, tels de nouveaux Rastignac, l'inégalité de leurs chances pour se bâtir un destin loin de leur Lorraine natale.

C'est surtout le Barrès romancier que ce volume met à l'honneur. Du Barrès voyageur on lira *Du sang, de la volupté et de la mort* (1894). Ce récit de séjours effectués en Espagne, en Italie et « dans le Nord » est empreint d'un lyrisme annonçant le Camus des *Noces*.

Patrick Bergeron

Vassilis Alexakis
LA CLARINETTE

Seuil, Paris, 2015, 350 p. ; 32,95 \$

Je l'avoue d'emblée : je ne connaissais rien de l'œuvre de Vassilis Alexakis avant d'ouvrir *La clarinette*. S'il m'a pris l'envie d'en poursuivre la lecture, c'est d'abord à cause de sa musique. Une musique simple,

dénuée d'artifice, mais singulière. On dirait qu'on y entend parfois l'écho d'une autre langue, le grec que parlait le jeune Vassilis avant d'arriver en France, à dix-sept ans.

Après trois ans passés à Lille pour étudier le journalisme, Vassilis Alexakis est retourné en Grèce durant quelques années, jusqu'au coup d'État militaire, en 1967. Il s'installe alors définitivement à Paris. C'est là qu'il publiera ses premiers livres. En français. Il s'y maria, aura des enfants. Vieillira.

Dans son dernier ouvrage, Vassilis Alexakis porte son regard sur ces années parisiennes – presque 50 ans – pour en faire le bilan, et peut-être leur dire adieu. Car Paris, maintenant, le laisse indifférent. L'a-t-il jamais vraiment regardé, aimé ? « Je quitterai finalement une ville que je ne connais pas. » Son meilleur ami et éditeur vient de mourir du cancer. Et il a commencé à se détacher de la langue française : il ne se souvient plus du mot *clarinette*. Ce livre aurait d'ailleurs dû être écrit en grec, d'autant plus que l'auteur projetait de parler de la crise qui frappe son pays d'origine. Mais la mort de l'ami qu'il prend à témoin tout au long du livre le pousse à s'exprimer en français. Comme si cet ami, quelque part dans le ciel, ou promenant son fantôme auprès de lui, n'eût pu comprendre autrement ses confidences. *La clarinette* devient alors un hommage au disparu, auquel s'amalgame une réflexion personnelle sur l'état de la Grèce aujourd'hui : « Par moments les deux drames, le tien et celui de la Grèce, ne faisaient qu'un dans mon esprit : ta chambre à l'hôpital Saint-Joseph était une cellule de prison où on avait enfermé mon pays pour cause de dettes ».

Pendant la maladie de son ami et après son décès, Alexakis effectuera de courts séjours dans son pays. Ce qu'il verra et entendra ne manquera pas de choquer l'humaniste en lui. Des immigrés y sont persécutés au sud de l'Europe et même : « Bruxelles n'ignore pas que les droits des immigrés sont bafoués en Grèce, mais elle fait comme si elle ne le savait pas, puisqu'elle finance ces casernes », ces caves, des « tombeaux » où

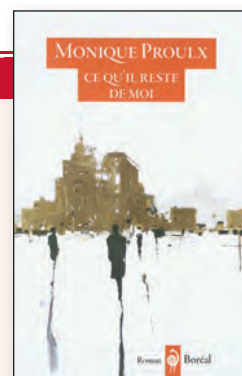
Montréal inspirant

Dans son plus récent roman, Monique Proulx dit son amour pour Montréal, sa ville d'adoption, et célèbre le courage et la générosité qui y auraient pris racine sous l'impulsion de Jeanne Mance. Roman mystico-philosophique quant à son inspiration, *Ce qu'il reste de moi* met en parallèle les débuts héroïques de la colonie et l'histoire de personnages d'aujourd'hui qui forment une mosaïque culturelle, reflet des caractéristiques de la ville contemporaine et fruit de « la Folle Aventure » des fondateurs. Sous le masque du personnage-écrivain, Laurel, interrogé à l'émission populaire *Silence, on parle*, la romancière explicite son intention et la place qu'occupe le personnage historique de Jeanne Mance dans son roman. Mise en abyme qui, ajoutée aux autres, crée une impression de roman gigogne.

La ville contemporaine, ce sont entre autres un Markus Kohen désorienté, qui vient de quitter sa communauté juive hassidique, et sa mère affolée qui le cherche, perdue dans le parc des goyim ; ce sont l'Inuit Charlie Putilik et le Mohawk aveugle Tobi Crow, et aussi Zahir Ramish, le Pachoune réfugié dans une église, de même que le restaurateur soufi Khaled et sa fille Laila, en cours d'immersion dans la classe de Gaby Bouchard ; ce sont encore la féministe Virginie Hébert, dite sœur Miracle, le sulpicien exorciste père Guillaume, l'écrivain Laurel Bouchard et son père scénariste, Thomas.

Portraits en action qui font voir de Montréal son visage cosmopolite, multiculturel et multiethnique où brûlerait toujours la flamme allumée par Jeanne Mance. Non pas que la métropole québécoise y apparaisse comme la cité idéale, loin de là. C'est la représentation d'une ville vivante, ouverte, mais atteinte aussi, comme toute grande ville cosmopolite, de maux qui témoignent de la souffrance humaine. En effet, Monique Proulx montre de près la solitude, l'exclusion, l'errance, raconte la crise du verglas qui a paralysé la ville ; ces facettes sont autant d'occasions pour illustrer la solidarité et la générosité à l'œuvre. Autant d'occasions pour évoquer l'héritage de Jeanne Mance, cofondatrice de Montréal avec Paul de Chomedey, à la mission desquels elle consacre plusieurs chapitres, tous chapeautés du même titre : « Le bien ne fait pas de bruit ».

Montréal peut se réjouir d'avoir inspiré une grande romancière. Ses personnages fouillés sont de ceux que l'on n'oublie pas.
Pierrette Boivin



Monique Proulx

CE QU'IL RESTE DE MOI

Boréal, Montréal, 2015, 429 p. ; 29,95 \$

l'on entasse les gens « dans une nuit perpétuelle ». Et cela avait commencé avant la crise de la dette publique, qui a éclaté en 2009, et les mesures d'austérité qui ont suivi. Depuis qu'Aube dorée, parti politique d'extrême droite, a fait son entrée au Parlement, les choses n'ont fait que s'aggraver. On cherche des responsables à une pauvreté qui touche un individu sur trois et qui a mis à la rue nombre de Grecs. L'un des députés d'Aube dorée a menacé le maire d'Athènes avec un pistolet pour avoir interdit qu'on distribue de la nourriture uniquement aux Grecs. Un autre a fait irruption dans un hôpital pour vérifier que tous les malades et même le personnel avaient la nationalité grecque.

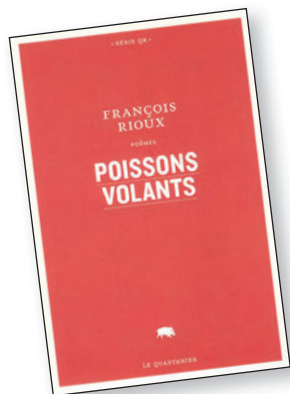
On y vivait si bien jadis... dans l'aveu-

glement et la corruption. « Il existe des pays encore plus miséreux : le cas de la Grèce est cependant particulier dans la mesure où on la tient responsable de sa détresse. Elle est le seul pays pauvre que personne ne plaint. On l'accuse au contraire dans toutes les langues d'avoir eu la folie des grandeurs, d'avoir abusé de fonds européens, d'avoir trafiqué ses statistiques pour pouvoir accéder à la zone euro. La Grèce n'a plus qu'un seul visage, celui de ses fautes. »

Roman, est-il écrit sur la couverture du livre. Oui, pour les accents oniriques, fantastiques quand Alexakis converse avec ses morts, par exemple. L'écrivain a le don de faire surgir les éléments poétiques tapis sous la plate réalité, les coïncidences, les scènes quotidiennes qui frisent l'absurde.

La clarinette est aussi (surtout) un récit hautement autobiographique sur l'énigme du retour, dirait-on pour reprendre un titre connu. On se demande cependant si un bilan donne le droit de tout dire. Que penser des nombreuses allusions aux livres précédents, aux prix reçus ou non, à ce colloque autour de l'œuvre de l'écrivain, à la traduction de ses romans – une dizaine de langues, c'est peu, écrit-il, si on considère le nombre de langues sur la planète ? Néanmoins, tout est narré avec beaucoup d'humilité. L'amour pour le pays et pour l'ami, la sollicitude à l'égard des sans-abri, la souffrance, en somme, rendent ce livre émouvant.

Judy Quinn ►



François Rioux POISSONS VOLANTS

Le Quartanier, Montréal, 2014,
93 p. ; 17,95 \$

Prix des libraires 2015, catégorie poésie

La poésie de François Rioux est libre et ludique. Elle va là où on ne l'attend pas, dans l'insolite d'un quotidien très prosaïque, sans transcendance. Elle ne prétend à rien de sérieux. On y boit en pensant à ses amours perdues, on y chante, on y observe les gens, on y contemple un frigo vide. Ces sont des poèmes de lendemain de veille, quand les illusions qui nous avaient exaltés se transforment en un tas de vieux mégots. Dans le bruit ambiant et le brassage de choses, de produits, il y a à peine assez de place pour l'introspection.

D'une certaine façon, Rioux s'inscrit en faux contre une poésie dite « profonde », voire académique. « Versifier l'Holocauste est de mise / assentiment instantané », écrira-t-il d'ailleurs, faisant peut-être référence à un recueil de Louise Dupré, *Plus haut que les flammes*, qui a obtenu la reconnaissance du milieu (Prix du Gouverneur général). Plus loin, le poète ajoute : « Encore une fois je peaufine l'art de la déception / parce que c'est laid de plaire / remplir la commande arriver à l'heure ». C'est donc plus qu'un programme littéraire que nous propose l'auteur : il nous communique un art de vivre, ou plutôt, un anti-art de vivre, une sorte de « off » de la vie et de la poésie, basé sur

Le crime dans la France médiévale

Avec doigté, rigueur et raffinement, Maryse Rouy multiplie les incursions dans la France médiévale. Cette fois-ci, elle s'intéresse au Paris de la fin du XIV^e siècle. Les décors qu'elle recrée sont dépayés à souhait, mais leur intelligence est facilitée par le minutieux soutien qu'apportent l'auteure et l'éditeur : une carte indique les dimensions de la métropole française à l'époque où les Halles et la vaste nécropole des Saints-Innocents imposaient leur présence et leurs mœurs, un glossaire décode sobrement les termes propres à l'époque, les personnages se présentent au lecteur avec leurs parents et leurs fonctions, etc. Pourvu de ce viatique, le lecteur ou la lectrice peut entrevoir la criminalité propre à l'époque et au contexte.

Maryse Rouy imprègne ses romans d'une présence religieuse constante. Présence souvent écrasante. Dans *Au nom de Compostelle* (Québec Amérique, 2003), un groupe de pèlerins touché par une série de meurtres était réduit à redouter soit des dominicains à la justice expéditive, soit des cathares affichant une épidermique reconversion au catholicisme romain. La peur plus que la foi. De leur côté, les deux titres les plus récents de Maryse Rouy gravitent autour d'un personnage si bien partagé entre la vie conventuelle et le *siècle* qu'il bénéficie d'une marge de manœuvre avantageuse. Gervais d'Anceny, en effet, est un de ces *oblats* dont quelques exemplaires ont accompagné les premiers jésuites venus chercher le martyr dans l'immensité nord-américaine. *L'oblat*, explique le glossaire de *Meurtre à l'hôtel Despréaux*, est une « personne qui s'est intégrée à une communauté religieuse en lui faisant donation d'une partie ou de la totalité de ses biens et en promettant de respecter le règlement, mais sans prononcer les vœux ». De fait, d'Anceny se plie (quand il est là !) à l'horaire du prieuré, mais il obtient aisément la permission de s'éloigner de la règle et d'enquêter dans le *siècle*. Et vivre dans le siècle, c'est, explique le précieux glossaire, « vivre dans le monde par opposition à la vie religieuse ».

De cette latitude, d'Anceny use librement. Il écoute, mais il s'octroie le droit de presser de questions quiconque croise sa route. Il profite en outre, en raison de ses activités passées et de son réseau familial, de relations privilégiées avec les *prévôts*. *Prévôts*, qu'est-ce à dire ? Encore là, le glossaire intervient : « Le prévôt de Paris est le principal agent local du roi dans la capitale. Il est chargé de faire crier les ordres royaux dans les rues par les crieurs publics, de les faire appliquer et de punir les contrevenants. [...] Ce sont les ancêtres des commissaires de police ».

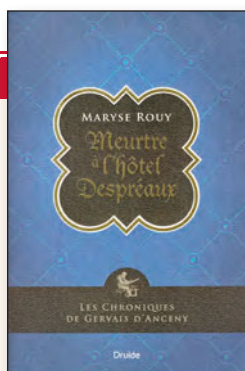
Ce cumul d'atouts, qu'envierait Holmes ou Colombo, s'étale dans les deux ouvrages : il permet à l'auteure de camper une image nuancée et pourtant précise du

l'étonnement, la nostalgie et une révolte un peu passive.

Dans l'univers désenchanté de *Poissons volants*, « tout a la langueur / des tounes d'épicerie ». En effet, « c'est toujours les mêmes chansons », pour reprendre le titre de la troisième partie du recueil. À ce sujet, Rioux se permet de temps en temps de faire rimer ses poèmes comme des airs populaires, de nous lancer quelques facilités, avec une pointe de défi, façon de dire : c'est la tounne de ma vie, vous n'avez qu'à éteindre si elle ne vous plaît pas. Car ici

comme ailleurs, « les chansons demeurent / du pain pour le cœur ». On pourrait reprocher à l'auteur les trop nombreux vers qui semblent avoir été griffonnés entre deux pintes sur un comptoir en zinc. D'autres poèmes du recueil sont tellement plus denses. Cette inégalité fait sans doute partie de l'art de l'esquive que cultive Rioux. Tout ce qu'on raconte dans *Poissons volants* se perd ou s'aplatit avant d'avoir atteint un sens à méditer. Comme souvent dans la vie, ça finit en queue de poisson.

Judy Quinn



Paris d'autrefois. L'énorme décalage entre hier et aujourd'hui révèle l'abîme d'où émerge notre société. La faim sévit et induit en tentation de vol de fortes hordes de petites gens. La mendicité est à ce point la seule issue que des enfants sont enlevés et transformés en amputés pitoyables au profit de truands sans entrailles. Aucun pèlerinage ne s'effectue en parfaite sécurité, à moins que les voyageurs se regroupent ou qu'ils puissent tabler sur la

présence à leurs côtés d'une soldatesque plus ou moins fiable. L'emprise cléricale est telle que le bon peuple applaudit aux tristes recours à la *question* qu'affectionne l'Inquisition.

Malgré tout, Gervais d'Anceny n'est pas un lumineux enquêteur. Si la vérité surgit en fin de récit, elle doit son émergence aux circonstances plutôt qu'à l'art de l'*oblat*. À dire vrai, le lecteur s'en moque, tant les crimes de l'époque et les soupçons qu'ils suscitent captent l'attention. Ainsi, on sursaute en apprenant que des voleurs d'enfants perpètrent leurs rapt aux fins de transformer leurs victimes en infirmes émouvants et rentables ; il n'est pas dit, pourtant, que l'enquête menée sur eux par Gervais d'Anceny explique l'enlèvement du jeune Colin. Hiatus entre l'enquête et la révélation finale ? Oui, et alors ? Un certain Paris nous est irrévocablement familier quand même.

Maryse Rouy offre ainsi des romans haut de gamme dans lesquels la dimension policière constitue un efficace adjuvant à l'initiation à l'histoire et à la sociologie. Finement, elle rend chaleureux et évocateur un vocabulaire riche et incarné que le temps a malheureusement érodé. Ni lourdeur, ni didactisme, mais toute la puissance d'une pédagogie fondée sur la connaissance de nos origines.

Laurent Laplante

Maryse Rouy

LES CHRONIQUES DE GERVAIS D'ANCENY

MEURTRE À L'HÔTEL DESPRÉAUX

Druide, Montréal, 2014, 292 p. ; 24,95 \$

VOLEURS D'ENFANTS

Druide, Montréal, 2015, 306 p. ; 24,95 \$

Geneviève Gosselin-G.

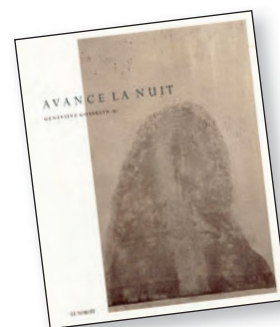
AVANCE LA NUIT

Le Noroît, Montréal, 2015, 64 p. ; 18 \$

Le deuxième recueil de Geneviève Gosselin-G., *Avance la nuit*, est une traversée. On y entre comme en un sous-bois où les mots sentent la fougère et la mousse et on le franchit sans balises marquées. Du début à la fin, d'une lueur à l'autre, on suit un personnage féminin, *elle*, en quête de quelque chose dont l'absence constitue le motif central du recueil.

Dès l'exergue de Paul Celan, au début du livre, on pressent qu'il est question d'un vide à apprivoiser, à courtiser. Une présence se manifeste en creux au fil des poèmes, et c'est la nuit qui sert de révélateur et de chambre noire, pour tracer les contours de ce qui apparaît entre autres comme « un trou noir si bruyant », « des nappes de silence » et « un creux au bras d'ombre sans étreinte ».

À travers cette tentative de nommer l'indicible et de saisir ce qui se dérobe, c'est un territoire qui se dévoile à *elle*. Le



« paysage se couche à ses côtés » comme une bête réconfortante et « pose une main sur l'inquiétude de sa nuque ». L'espace ouvert qui était perçu comme un vide devient alors un lieu à habiter, un lieu de rencontre et de fusion avec la terre : « [E]lle moula ses lombes à l'humus le liteau comme sustentation / se fondre au pays interrompu ».

Vient alors un poème où tout bascule, sous la forme d'une question méditative, à la manière de certains fragments d'Héraclite : « [Q]ue trouvera-t-elle hors de ce qui la rattache de plus que ce qui l'éloigne ». Cette question ouvre tout un monde, avec ses ombres et ses éclaircies, un monde à visage d'énigme et de beauté. La réponse se situe peut-être dans les poèmes suivants, où *elle* se laisse graduellement envahir par ce territoire pour, notamment, « se faire pays se charger du devenir des fossiles » et « se dissoudre dans l'étalement sans mesure ».

En considérant le dernier vers du recueil, emprunté à Miron, on peut comprendre qui est ce *il* qui accompagne le personnage féminin tout au long du recueil. Lorsqu'*il* lui dit à l'oreille : « [J]e brillerai plus noire que ta nuit noire », on devine qu'*il* est peut-être ce pays auquel *elle* s'unit avant de disparaître et devenir « nœud d'arbre », c'est-à-dire, peut-être, mémoire et survivance, « en l'épicentre où s'agitent les naissances ».

Mathieu Simoneau ►



Jean-Luc Seigle

JE VOUS ÉCRIS DANS LE NOIR

Flammarion, Paris, 2015, 235 p. ; 27,95 \$

L'injustice, la cruauté, la bêtise, l'acharnement : voilà les mots qui viennent à l'esprit à la lecture de ce remarquable roman, qui peut être vu comme un acte réparateur. Bien sûr, il est trop tard pour que la victime de tout cela puisse en trouver quelque apaisement. Jean-Luc Seigle, qui s'est inspiré d'un fait réel, a imaginé une reconstitution de cahiers – disparus – écrits par la protagoniste de cette histoire, qui voulait présenter sa version des faits à l'homme qu'elle aimait et qu'elle voulait épouser.

Pauline Dubuisson n'a que quatorze ans au début de l'Occupation, en 1940. Sa famille, qui habite Dunkerque, a alors déjà payé un lourd tribut à la guerre, deux des trois fils ayant été tués au combat. La mère, abattue par ce drame, passe le plus clair de ses journées dans sa chambre. Et voilà que le père imagine une solution pour lui redonner goût à la vie. Une solution que Pauline paiera très cher après la Libération. Des hommes viennent alors la chercher et lui font subir des traitements cruels. Comme elle l'écrira plus tard : « [...] la haine, l'humiliation publique, la tonte de mes cheveux, les coups, les viols, les croix gammées peintes sur mon corps, avaient déjà anéanti ma vie ». Des traitements que de bonnes gens, entre autres des partisans de la dernière heure, considèrent comme légitimes. Pourtant, elle n'a pas encore

dix-sept ans. Elle doit sans doute d'être encore en vie à son père, qui rappelle aux tortionnaires le sacrifice de ses deux fils morts pour la patrie.

Mais, ce que Pauline a subi ce jour-là restera à jamais gravé dans sa tête, dans son cœur et dans son corps. Soumise à l'opprobre, elle écrit, après qu'un jeune homme lui a souri : « Jamais je n'aurais imaginé qu'un sourire puisse changer l'état des jours, de mes jours, jusqu'au prochain regard hostile ». Elle part pour Lille, où on ne la connaît pas. Mais, lorsqu'elle croit avoir droit à une nouvelle chance, son passé finit par la rattraper. Cette fois-ci, elle se réfugie au Maroc. Et, encore une fois, ce qui devait arriver...

L'acharnement manifesté envers cette femme, encore très jeune lors des événements qui ont gouverné sa vie, est inconcevable. Bravo à Jean-Luc Seigle pour avoir révélé son histoire.

Gaétan Bélanger

William Shakespeare

RICHARD III

Trad. de l'anglais par Jean Marc Dalpé

Prise de parole, Sudbury, 2015, 200 p. ; 19,95 \$

Quel critique de théâtre oserait s'interroger au sujet de Sudbury en parodiant le mépris des pharisiens de Jérusalem à l'égard de Nazareth : « Que peut-il sortir de bon de cette bourgade ? » L'individu serait vite interdit de chronique tant Sudbury et son éditeur, *Prise de parole*, sont garants d'un théâtre digne des

meilleures scènes. Montréal-la-Grande ne fait-elle pas ses délices de *Richard III*, drame shakespearien traduit par Jean Marc Dalpé et édité où l'on sait ?

Pourquoi *Richard III* ? Peut-être parce que la pièce marie diverses traditions tout en courant vers une conclusion terrifiante d'unité. Clans et familles rivalisent d'ambition au risque de fragmenter l'intérêt, mais sans jamais ralentir *Richard III* dans son œuvre de mort. Les personnages féminins se dispersent en malédictions, mais leurs plaintes ne pèsent rien face à la kyrielle d'assassinats. Shakespeare rétablira l'unité en immolant l'usurpateur, le traitant comme le fléau de Dieu. À crimes exorbitants correspond la géhenne. Punition d'autant plus adaptée que la pièce s'offre à l'une des premières générations touchées par Machiavel et par son culte de la raison instrumentale. « Que le Prince qui veut la fin prenne les moyens », disait le penseur florentin. Meurtre compris, concluait *Richard III*.

Dalpé entre de plain-pied dans cet univers hallucinant. Il injecte même dans le cynisme désinvolte de *Richard III* une dose supplémentaire d'humour noir. À peine *Richard III* a-t-il emberlificoté Anne dont il vient pourtant de tuer les proches qu'il se félicite à haute voix de ses immondes talents de séducteur : « Quoi ! moi, le meurtrier de son mari, du père / De celui-ci, la prendre au plus fort de sa haine, / L'anathème à la bouche et des pleurs dans les yeux » (dans la traduction de Jean Malaplate, Robert Laffont, 1997). La traduction de Dalpé surenchère en exigeant la complicité admirative du spectateur : « Vous avez vu ?! Moi qui ai tué son mari et son beau-père, / Je l'aborde alors qu'elle est au zénith de sa colère ». Poussant jusqu'à l'étalage du sadisme de *Richard III*, Dalpé transforme l'usurpateur en bête malfaisante : *Richard* remplira en Angleterre le rôle d'Attila devant Paris et tombera comme les fléaux dont la main divine n'a plus besoin. Théâtre aux axes tranchants.

Tenté par la verdure, Dalpé en secouera plusieurs en truffant le vocabulaire des sbires de *Richard* de quelques grossièretés typiquement québécoises. La présentation de Pierre Spriet (Robert Laffont, *Œuvres*

Fête de l'esprit

Il pourrait tout aussi bien s'agir du couple écrivain-lecteur, professeur-étudiant, éditeur-déposeur de manuscrit, conférencier-participant à un colloque, coparticipants à un même colloque, la liste paraît inépuisable : Jean-François Chassay prend un malin plaisir à sonder les grandeurs et misères de l'ensemble binaire le plus répandu. Le présent recueil regroupe dix-neuf nouvelles, dont bon nombre sont déjà parues en revue, mais leur juxtaposition donne un éclairage particulier aux lieux qu'affectionne Chassay (le plus souvent des lieux clos), aux personnages qu'il se plaît à mettre en scène (esquissés à la façon d'un Daumier), mais surtout au ton ironique, voire caustique, qui se dégage de l'ensemble des textes. Qu'il s'agisse de pastiches de rapports d'évaluation de mémoires de maîtrise, de portraits de personnages tout droit sortis de quelque galerie d'excentriques, de situations invraisemblables dans lesquelles ils sont plongés, d'obsessions décortiquées avec un soin chirurgical, l'approche est la même : introduction contextuelle des protagonistes, mise en place des ressorts dramatiques, gros plan sur la faille qui fera basculer la situation, à première vue banale, dans un univers qui semble échapper à toute logique. Dans plusieurs textes, le fantastique (aux couleurs borgésiennes) n'est jamais bien loin. Dans d'autres, c'est l'absurde qui couve et nous rappelle qu'en grattant le moindrement la surface, l'ordre des choses n'est, tout compte fait, pas aussi ordonné qu'on pourrait le souhaiter. Dans d'autres encore, c'est l'esprit de Queneau qui, par l'écriture ludique, perle à chaque phrase. Chassay reconnaît non seulement ses influences et ses goûts littéraires, il les célèbre. Ce qui l'amène à faire dire à l'un de ses personnages « qu'il ne comprenait pas qu'on puisse se braquer sur une seule esthétique, pas plus que sur une seule manière de penser, pas plus que sur une seule manière d'envisager notre rapport au monde, pas plus que sur une seule manière de concevoir le rapport à la politique et aux avenues que celle-ci peut emprunter ». Tel n'est certes pas le cas ici. Jean-François Chassay nous convie à une véritable fête de l'esprit. Tout le contraire d'un requiem, quoi !

Jean-Paul Beaumier



Jean-François Chassay

REQUIEM POUR UN COUPLE ÉPUI SANT

ET AUTRES NOUVELLES

Leméac, Montréal, 2015, 165 p. ; 19,95 \$

complètes II) les calmera en référant au manuscrit Q de la pièce : « Q contient aussi des jurons, qui furent sans doute supprimés dans F conformément à la loi sur le blasphème de 1606 ». Traduction costaude et... retour aux sources.

Laurent Laplante

Pierre Caron

AQUA TUMULTA

Recto-Verso, Montréal, 2014, 418 p. ; 24,95 \$

Ancien ami de Georges Simenon, le prolifique Pierre Caron se renouvelle à chaque nouveau livre, comme le prouve son *Aqua tumulta*, dont l'action se situe à Lourdes, dans les Pyrénées. Or, il ne s'agit pas d'un roman d'édification ou d'un *bildungsroman* mais bien d'une enquête policière. Le titre en latin signifie « eau trouble ».

En l'espace de quelques jours, deux morts suspects surviennent dans ce lieu de pèlerinage fréquenté par des millions de touristes. Les autorités du sanctuaire reçoivent une lettre de menaces avec, comme il se doit, l'interdiction de prévenir la police. Afin d'éviter de devoir fermer le site juste avant la visite du pape prévue pour septembre 2008, une enquête discrète sera menée, véritable course contre la montre. Cette intrigue policière sur fond de terrorisme fusionne audacieusement les genres et les écritures, mélangeant la fiction et la documentation authentique ; c'est d'ailleurs cette touche de réalisme qui en fait l'originalité. Insérés à la fin de certains chapitres, les extraits des calepins de Jean-Marie Averet sont ici reproduits afin de créer une rupture stylistique tout en alimentant l'enquête. Pierre Caron leur reconnaît une incontestable dimension

documentaire dans cette fiction où les personnages lourdaïses sont, néanmoins, entièrement issus de son imagination. Paradoxalement, seuls les récits des visions de la Vierge qu'avait eues Marie-Bernarde Soubirous au XIX^e siècle auraient été authentifiés !

L'écriture de Pierre Caron est efficace et exempte de mauvais goût ou de complaisance dans le macabre – qui caractérise tant d'œuvres actuelles. On pourrait même le confier à des lecteurs adolescents. Le prologue est un peu laborieux, mais il faut l'assimiler pour saisir le contexte mystique sous-jacent à l'intrigue qui suit. Voilà un autre exemple de roman québécois dont l'action se situe entièrement à l'extérieur du Québec, voire hors du continent nord-américain, à part certaines évocations de la Colombie.

Yves Laberge